



SOPHIE CHAUVÉAU

Sonia Delaunay

La vie magnifique

Tallandier

SONIA DELAUNAY

Du même auteur

CHEZ JEAN-JACQUES PAUVERT

Débandade, Jean-Jacques Pauvert-Alésia, 1982.

Carnet d'adresses, Jean-Jacques Pauvert, 1985.

AUX ÉDITIONS ROBERT LAFFONT

Mémoires d'Hélène, Robert Laffont, 1988.

Patience, on va mourir, Robert Laffont, 1990.

Les Belles Menteuses, Robert Laffont, 1992.

Sourire aux éclats, Robert Laffont, 2001.

AUX ÉDITIONS GALLIMARD ET TÉLÉMAQUE

Pages de garde, Gallimard, 2002 (collectif).

La Passion Lippi, Télémaque, 2004 ; « Folio », 2006.

Le Rêve Botticelli, Télémaque, 2005 ; « Folio », 2007.

L'Obsession Vinci, Télémaque, 2007 ; « Folio », 2009.

Léonard de Vinci, Gallimard, « Folio Biographies », 2008.

Diderot, le génie débraillé, 2 tomes, Télémaque, 2010 ; « Folio », 2011.

Fragonard. L'invention du bonheur, Télémaque, 2011 ; « Folio », 2013.

Noces de charbon, Gallimard, 2013 ; « Folio », 2015.

Manet. Le secret, Télémaque, 2015 ; « Folio », 2016.

La Fabrique des pervers, Gallimard, 2016.

Picasso, 2 tomes, Télémaque, 2017 et 2018 ; « Folio », 2019.

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Éloge de l'amour au temps du sida, Flammarion, 1995.

La Liseuse, lithographies de Frédéric Brandon, Le Terrain vague, 1993.

Fragonard, dans des draps d'aube fine..., Invenit, 2015.

(D)écrire la beauté, Omnibus, 2016.

Sophie Chauveau

SONIA DELAUNAY

La vie magnifique

Tallandier

© Éditions Tallandier, 2019
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.tallandier.com
ISBN : 979-10-210-2728-2

« Ne succombez jamais au désespoir, il ne tient pas ses promesses. »

Proverbe yiddish
attribué à Stanislaw Jerzy LEC (1909-1966),
écrivain polonais.

« C'est incroyable, quand on y pense, que tout ce qu'on a pu réussir, accomplir dans la vie, quelle qu'en soit la valeur, s'achève par le châtimement d'une inquisition menée par votre biographe. »

Philip ROTH

« Une biographie, Nathan. Je ne veux pas de ça. C'est une deuxième mort. Cela met encore une fois un terme à une vie en la coulant dans du béton jusqu'à la fin des temps. Une biographie, c'est une licence d'exploitation d'une vie, et qui est ce garçon pour prétendre détenir cette licence ? »

Philip ROTH, *Exit le fantôme*.

Avertissement

Les citations en italique ont comme source Sonia Delaunay. Elles sont tirées de ses journaux, de sa biographie racontée *Nous irons jusqu'au soleil*, des films sur elle, de sa correspondance consultée au centre Pompidou, dans le fonds Delaunay, ou de ses paroles rapportées par Dominique Desanti. Celles d'autres personnes sont données en romain, encadrées par des guillemets : sauf mention particulière, les références figurent dans la bibliographie.

Prologue

« Dans le cas de Wingate, comme dans celui de tout homme appelé à jouer un rôle d'importance sur la scène du monde, toute douleur, tout obstacle doivent être considérés comme des ruses du don ou de la nécessité, portant l'homme d'exception vers son destin, son devoir. »

SARAH VAJDA

Une vieille dame délicate, infiniment courtoise et d'une élégance intemporelle, s'exprime avec une précision attentive et ce grain d'accent insituable – quelques steppes d'Asie centrale peut-être – pour affirmer avec force que seules l'intéressent *[sa] vie personnelle, [sa] poésie intérieure...*

Difficile d'en savoir plus. Elle sourit, remercie, esquivé, heureuse d'être encore là pour parler de l'art qu'avec l'amour de sa vie, elle a inventé. Heureuse et fière de s'être tant battue pour rendre à son mari la place qui lui revenait, et d'avoir réussi à valoriser son œuvre, fût-ce après sa mort. Ensuite, s'il lui reste assez de temps, pour s'occuper de

son œuvre propre, on verra. Du temps, Sonia Delaunay en aura. Beaucoup.

Elle affiche une apparente maîtrise de ses traits, de son allure, rien qui déborde, elle avoue même avoir *passé [sa] vie à [se] contenir pour ne jamais laisser voir par quiconque la moindre faiblesse*. Très jeune déjà elle avait cette tenue, cette retenue. Elle a toujours avancé masquée. Qu'avait-elle à dissimuler de si grave que toute son existence s'en est trouvée remise dans l'ombre ? Certes, ce fut pour se consacrer à l'art, y mettre toute son énergie, toute sa passion, ainsi qu'aux fruits de leur alliance. Oui. Mais.

Son affabilité extrême, évidente dans les rares films où elle raconte son temps et son œuvre, est un masque de plus. Bien élevée, ça, elle l'était, jusqu'à paraître aristocrate dans ses manières, aujourd'hui surannées. Sans doute la courtoisie lui a-t-elle permis de dissimuler la grande violence qui la meut, et peut-être, mais c'est encore plus enfoui en elle, le traumatisme dont elle est issue.

Difficile d'entrer dans la vie de Sonia dite Delaunay. Et d'ailleurs la vie de qui ? Sarah, Sofia, Sophie, Sonia, Stern, Terk, Uhde, Delaunay ? Ces prénoms, ces patronymes lui ont appartenu, lui ont été ôtés, soit qu'elle ait choisi de s'en défaire, soit que la vie, la géographie, l'Histoire et les mœurs l'aient dissuadée de les conserver.

D'entrée de jeu, elle entreprend de légender ses origines, comme on bouche les issues quand le danger est trop grand. Grand, il l'était et même mortel. Aussi le récit de sa vie se limite-t-il le plus souvent aux rares certitudes objectives, des informations administratives, et encore les empires ont basculé, les villages ont été rayés de la carte, les archives ont brûlé. Sonia a fait le choix de ne parler que d'art, de ne montrer que son, puis leur art, de n'accorder d'intérêt

qu'à l'univers de l'art. Et de rendre « non consultables » les archives concernant sa vie intime.

Dans cette obstination à escamoter le passé, l'Histoire lui a prêté la main. Entre sa naissance, le 14 novembre 1885, et sa mort, le 5 décembre 1979, le monde a été bouleversé. Jusqu'au calendrier. Sonia en a profité pour se cacher dans les plis du temps, et les recoins d'un empire émietté. Mais quelques mois avant sa mort, elle consent à rédiger une autobiographie à plusieurs voix, *Nous irons jusqu'au soleil*, avec l'aide d'amis proches, Jacques Damase, journaliste, éditeur, galeriste, qui a offert quinze années de sa vie à la mise en valeur de Sonia et de son œuvre, et Patrick Raynaud, artiste et cinéaste, qui, après un film sur elle, en a consacré un à Robert. Elle les laisse l'interroger, quitte à déterrer quelques passages censurés de son journal d'enfant. Tout de même, elle s'arrange pour que sa vie avant Paris, où elle arrive après ses vingt ans, n'occupe que cinq pages fortement réinventées.

Pourtant, la Grande Histoire ne l'a pas épargnée.

Deux fois avant ses dix-huit ans, elle a dû faire table rase. La première, quand « pour son bien », autour de ses cinq ans, on l'oblige à quitter sa mère et son père pour ne jamais les revoir. La seconde rupture, à dix-sept ans, relève davantage de sa volonté, de son ambition mais aussi de son courage. Elle part en Allemagne, seule, étudier son art, et se frotter à la grande culture germanique. Deux ans plus tard, troisième rupture, elle va tenter sa chance à Paris. Là, après un mariage blanc et un divorce, elle ferme la porte sur ses vies précédentes, englouties dans le déni, et opère une quatrième transition.

Elle demeurera le plus souvent à Paris, sa ville choisie, elle traversera le siècle, rencontrera tous ceux qui comptent dans

le monde de l'art, encore circonscrit à la capitale française, croisera là les artistes mais aussi les poètes et les principales figures de son temps, elle évitera la révolution bolchevique mais pas les deux guerres mondiales...

Membre à part entière de tous les grands mouvements artistiques, et aussi mondains, elle inventera la mode de son temps et lui conférera son allure, cachée sous une timidité réelle, son humilité d'artiste et sa passion pour l'homme qu'elle a choisi de mettre devant elle.

Passé ses trente ans, elle affirmera qu'à cinq ans, voire dès trois ans, elle détestait sa mère, pis, la méprisait. Sérieusement, à trois ans, ou même à cinq ans, qui peut la croire ? Ne serait-ce pas plutôt une reconstruction postérieure, indispensable pour se dissimuler la douleur d'avoir été arrachée à ses parents ? Sonia a, en revanche, déifié son père. Tard dans la vie, elle se vante encore d'avoir hérité de son intransigeance et de son goût du travail, opposés à la plainte qui, sans cesse dans son souvenir, émanait de sa mère.

On ignore ce qu'a pensé et souffert, ce qu'a dû s'imposer cette femme qui a vu et sans doute organisé le départ de sa fille à l'autre bout de l'Empire russe, qui a peut-être même demandé à son frère aîné de la lui prendre, tant la misère lui pesait. Certainement l'a-t-elle sauvée d'une existence écrasée de corvées, de froid et d'humiliations entre deux pogroms. En tout cas, cette mère-là a offert à cette enfant-là la chance d'une vie meilleure. La chance d'une vie tout court, et au monde le bonheur d'une œuvre novatrice.

Sonia ne semble jamais l'avoir envisagé ainsi. Pourtant elle sera reconnaissante à son oncle et à sa tante de lui avoir donné cette somptueuse éducation européenne où primait la culture russe mais aussi occidentale. En dépit de ses griefs

PROLOGUE

envers sa mère, elle est heureuse d'avoir pu bifurquer vers un autre destin que celui de sa naissance.

Aux yeux de n'importe quel psychologue, cette haine – proclamée et sans cesse réitérée dans sa vie – pour sa mère, – en mode mineur – pour sa tante, puis pour sa belle-mère, sa bru, comme pour toute femme devenue mère, ne peut que révéler un lourd et douloureux traumatisme. À partir de quoi, on peut lire, sans avoir besoin de trop les interpréter, la conduite et les affirmations de la future grande inventeuse de l'abstraction française.

Chapitre 1

UNE ENFANCE MOUVEMENTÉE

1885-1903

« À regarder en arrière, on n'avance pas,
on ne peut pas vivre et nos yeux fermés
ne quittent pas un horizon mortel. »

HENRI RACZYMOW

Hanna et Elia

Des petites gens d'Odessa la Juive, les Terk sont des artisans besogneux, qui se démènent pour nourrir une grande famille soudée autour du shabbat et des quelques fêtes annuelles qui rythment la vie religieuse. De ses grands-parents maternels, Sonia n'a livré aucun souvenir. Il y a d'abord le fils aîné sur qui misent les parents, les autres enfants passant par profits et pertes de l'Histoire. Ainsi Hanna, future mère de Sonia, qui se marie très jeune dans un milieu semblable au sien. D'autres sœurs restent filles auprès des parents. Chez ces gens-là, on n'a pas les moyens

de pousser plus d'un enfant dans le monde de l'esprit et des études.

Guenrikh, l'aîné, se fait vite appeler Henri pour accéder à la carrière d'avocat sans avoir à se convertir à la religion orthodoxe. Bénéficiant du *numerus clausus*, il est autorisé à ouvrir un cabinet dans la capitale de l'Empire, Saint-Petersbourg, et à aller plaider au besoin à Moscou. Le second fils, soutenu par son aîné, endossera l'uniforme des médecins fonctionnaires du tsar – mais devra lui se convertir à l'orthodoxie.

Elia Stern, futur père de Sonia, est un homme intègre, observant, trop honnête pour les affaires. Il doit, après son mariage avec Hanna Terk, quitter Odessa pour le shtetl de Gradizhsk (en ukrainien Градизьк, ou en russe Градижск), afin d'y nourrir ses trois enfants.

Bloodlands

À quoi ressemblaient les vastes plaines d'Ukraine au temps de la naissance de Sonia ? Et surtout avant que le rouleau compresseur du ^{xx}e siècle, sous les assauts successifs de Staline et de Hitler, ne les réduise aux *Bloodlands*, ces « terres de sang » si bien décrites par Timothy Snyder ?

Nombre d'écrivains ont évoqué la grande ville juive d'Odessa à la fin du ^{xix}e siècle, alors troisième ville de l'Empire russe, qui s'appuie sur une mixité sociale, linguistique, religieuse, culturelle et ethnique unique au monde, rétrospectivement miraculeuse. Avec Salonique et Vilnius, elle est au début du ^{xx}e siècle une des plus grandes villes juives du monde.

Quelques vers de Pouchkine, dans *Eugène Onéguine*, la résument à merveille :

*J'étais à Odessa la Belle.
Le ciel là-bas est longtemps clair
Le commerce hisse ses voiles :
Il est actif et opulent.
Là-bas tout a un air d'Europe.
On sent qu'on est dans le Midi.
On voit briller mille couleurs.
On entend sonner dans les rues
La belle langue d'Italie ;
On voit passer des Slaves fiers,
Des Français, des Grecs, des Moldaves,
Des Arméniens, des Espagnols,
Et Maure-Ali, vieil Égyptien,
Corsaire aujourd'hui retiré...*

Personne n'a oublié le grand escalier d'Odessa, alors appelé « escalier de la ville », qui débouche sur le port, la mer, l'ailleurs, l'issue ultime... Il joue le rôle principal dans le film *Le Cuirassé Potemkine* d'Eisenstein, et depuis porte le nom d'« escalier Potemkine ».

Le shtetl

En revanche, il est moins aisé de se représenter ces shtetls, villages ou bourgades juives d'Europe centrale ou orientale, entre Pologne et Russie de l'Ouest, pays baltes et Roumanie, aujourd'hui disparus, où s'est épanoui feu le magnifique Yiddishland d'où Sonia est extirpée. « Tout shtetl était une île encerclée par la Russie » (Bernard Malamud).

Si à Odessa on parle plus de vingt langues, et l'on célèbre près de dix cultes différents, dans les shtetls seul s'exprime le yiddish, et l'on n'y prie – quand on prie – que le Dieu des Juifs. Y règnent une grande pauvreté mais beaucoup de culture, tous les enfants savent lire et écrire. Les villages sont tenus par des Juifs pieux et souvent rigoureux mais pas farouchement orthodoxes. Ce qui lie entre eux les membres de ces communautés, c'est la Torah bien sûr mais à égalité avec la cuisine et la tradition. Et la peur, jamais absente. L'antisémitisme a acculé les Juifs à vivre entre eux. Gradizhsk est un de ces villages juifs.

L'Histoire a plutôt mal tourné dans ce coin-là du monde, pour la population juive d'abord, qui, éternel canari dans la mine, en fut la première victime. Après l'assassinat d'Alexandre II, tsar de toutes les Russies, le 13 mars 1881, son successeur accorde le droit de « battre les Juifs » en guise de représailles, ce qui déclenche une première vague de massacres désignés sous le nom de pogroms. Une législation spéciale fait des Juifs des sujets du tsar quant aux obligations, mais des étrangers quant aux droits. Soumis à l'impôt, au service militaire, ils ont l'interdiction de se déplacer sans autorisation.

Parmi les plus de 40 millions d'étrangers que compte l'Empire, les Juifs sont les plus injustement traités. Les pogroms leur sont spécifiquement réservés. La définition du mot parle d'une « ruée de cosaques montés sur les quartiers juifs, des destructions, pillages, vols et viols ». Ce mot d'origine russe, *norpom*, signifie « détruire », « piller », on l'utilise dans plusieurs langues pour parler d'attaques accompagnées d'effusions de sang.

En Russie entre 1881 et 1921, ils sont perpétrés par la majorité orthodoxe, sans réaction des autorités ou, pis, avec

son assentiment. La violence de 1884 s'abat avec une plus grande intensité sur le territoire ukrainien. Alors la famille de Sonia, comme beaucoup de Juifs odessites pauvres, s'enfuit pour chercher la sécurité loin des grandes villes, dans l'entre soi, à Gradizhsk.

Dans ce contexte surviennent les premiers frémissements du sionisme moderne qui envoie dès 1882 des pionniers fonder des kibboutzim en Palestine. D'autres Juifs ukrainiens se tournent vers les mouvements révolutionnaires, à commencer par le Bund (Union générale des travailleurs juifs) ou le socialisme.

Famille Stern

On devine que la famille Stern, juive observante mais pas intégriste, se situe politiquement du côté frileux. Immigrer ? On n'ose en rêver. Trop pauvre ou déjà trop russifiée ? Bundiste, sioniste, ou simplement résignée ? Le shtetl de Gradizhsk est situé au sud-est de Kiev sur le Dniepr, dans la « zone de résidence » où l'Empire russe autorise les Juifs à survivre. Ou plutôt les y assigne. Là, on a pour devise que « lorsqu'il ne se passe rien, c'est bon signe » : pas de famine, de pillages, de viols collectifs ni de meurtres de masse, pas de pogroms. Vive la vie !

Dans ce village reculé, Elia Stern élève difficilement sa progéniture les premières années. Il est embauché comme ouvrier dans une fabrique de clous dont, plus tard, il prendra la direction. Sa femme se sent réduite à rien dans cette nouvelle vie. Hanna souffre d'autant plus de cet exil et de sa condition qu'elle est née sous une meilleure étoile, elle sait lire et écrire le russe, signe d'une volonté d'élévation.

D'après les rares témoignages de ces années-là, on ne compte que trois enfants au couple ; Dominique Desanti, première biographe de Sonia, en dénombre cinq... À la façon dont cette dernière évoque l'accablement larmoyant de sa mère, on lui en prêterait bien davantage. Cette femme était sûrement pétrie d'amertume. Et pas l'ombre d'une description de son physique. Sa fille ne dit jamais que sa mère était belle, seulement que son père était digne. Et pas de photos, en ce temps-là et dans ces lieux-là... Le shtetl a disparu avec la Shoah. Nulle archive n'en subsiste. Brûlées avec les habitants.

Une histoire juive à part entière : l'état civil

De la date de naissance de Sonia à son nom, tout est mouvant. Née le 14 novembre 1885 du calendrier julien, donc le 1^{er} novembre du grégorien – mais toute sa vie elle fêtera son anniversaire le 14. Où est-elle née ? Gradizhsk ou Odessa ? Selon les différents papiers d'identité, le lieu aussi change.

Sarah Elievna Stern selon la tradition juive devient Sofia Ilinitchna en transcription russe, et Terk, du nom de jeune fille de sa mère, patronyme plus *honorable* de son oncle maternel. Mais quand ?

Son père, Elia Stern, est d'Odessa dit-on, mais sans preuve, alors qu'Hanna Terk, sa mère, est une des trois filles après les deux garçons d'une fratrie odessite d'artisans peu fortunés. On connaît déjà l'aîné, Henri.

Petite fille chez ses parents, Sonia a mangé casher, assisté aux bénédictions précédant les repas, vu son père célébrer le shabbat les vendredis, sa mère cuisiner pour les

principales fêtes juives... Entendu scander « L'an prochain à Jérusalem », cette phrase du rituel judaïque qui vient régulièrement alimenter l'espoir.

Lit-on autre chose que la Torah chez les Stern ? Marx, sûrement pas, mais peut-être Léon Pinsker, le père de l'auto-émancipation des Juifs, Odessite lui aussi, et inspirateur de Theodor Herzl, le promoteur du « retour à Sion ».

Sonia n'en parlera jamais. L'enfant Sarah va imiter l'His-toire et rayer son pays de la carte de sa mémoire. Depuis son annexion par la Russie, en 1920, l'Ukraine héberge la moitié de la population juive soviétique, réfugiée d'à peu près partout. Aussi la Seconde Guerre mondiale va-t-elle s'en donner à cœur joie, si on ose dire. Le nombre de Juifs tués par les Einsatzgruppen durant ce qu'on appelle la « Shoah par balles » y est estimé à 1,5 million. Tandis que Staline a exterminé lors de la grande famine de 1932-1933 entre 2 millions et 5 millions d'Ukrainiens, toutes confes-sions confondues. On comprend qu'aucun des parents de Sonia demeurés en Ukraine n'ait survécu à cette sanglante première moitié de siècle.

Sonia a toutes les raisons historiques de s'éloigner de ces pays et des monstruosité qui s'y déploient prioritairement contre les siens, [*sa*] *race*, comme elle appelle son peuple. Sitôt installée en France, elle fera profession de ne pas se rappeler avoir été ukrainienne ni juive. Femme et artiste, c'est déjà assez difficile.

De sa famille, qu'a su Sonia, qu'a-t-elle cherché à savoir ? Après son départ de Gradizhsk, son journal comme sa cor-respondance n'en parlent plus qu'une fois ou deux. Elle n'évoque que des *couleurs*, des sensations, comme celle d'al-ler chercher son père par un chemin creusé entre deux murs de neige, deux fois plus hauts qu'elle, si petite vers l'âge de

deux ans, des maisons blanches, longues et basses incrustées comme des champignons [...]. Après l'hiver, éclate un soleil joyeux sur l'horizon à l'infini... poussent des pastèques, des melons, des tomates ceinturant les fermes de rouge, de grandes fleurs de soleils jaunes aux cœurs noirs éclatent dans le ciel bleu, léger, très haut...

Devenue peintre, ou plutôt « artiste français » – elle tient au genre masculin –, elle apparente son goût pour les colorations fortes au folklore ukrainien. Quand elle reconnaît son pays d'origine, c'est pour le mythifier. Elle préfère se dire « orientale » plutôt que juive. Dans sa bouche, le mot « Russe » signifie souvent « non-Juif ». Et bien sûr, elle se sentira toujours plus « russe » que « soviétique ».

C'est l'aventure

À quelle date le munificent oncle Terk débarque-t-il chez les Stern en leur mesure de Gradizhsk ? Quoi qu'il en soit, la légende veut qu'en 1890 il traverse la Russie de haut en bas pour ramener un enfant à sa « riche » épouse, et soulager ainsi sa « pauvre » sœur de trop de charges.

Hanna a déjà une fille et un ou deux garçons, alors qu'Anna Zack, stérile, pleure de n'en avoir pas. Henri veut réparer cette injustice en lui offrant le plus beau et le plus éveillé des enfants de sa sœur, et faire ainsi le bien de tous.

Henri a dû assister au mariage d'Hanna au début de la décennie 1880, peut-être même fêter la naissance d'un premier enfant, voire d'un second, guère plus depuis que sa sœur a quitté Odessa. Bien sûr, la morale juive l'obligeait à envoyer des subsides à sa sœur dans la gêne, et des cadeaux pour la naissance de chaque enfant, mais c'est poussé par

la nécessité d'une autre femme, une autre Anna, dont il est terriblement amoureux, qu'il se rend à Gradizhsk. Juifs non pratiquants l'un comme l'autre, assimilés comme on dit déjà, ils n'ont pas tout oublié de la parole talmudique. Se reproduire et transmettre en fait partie.

Henri Terk descend donc « se choisir un héritier ». On espère que l'enfant ainsi convoité ne s'en rappelle pas en ces termes.

Les informations hésitent sur l'âge auquel l'oncle ôte Sonia aux siens : trois, cinq, sept, voire neuf ans ? Les papiers officiels donnent neuf ans, contredisant la mémoire parcel-laire de Sonia qui affirme cinq. Faisons-lui crédit. Rarement Sonia raconte en direct. Pourtant, quand elle se prêtera aux questions respectueuses et surtout artistiques de ses amis Jacques Damase et Patrick Raynaud, elle expliquera sans coquetterie que son oncle l'a choisie elle, plutôt qu'un mâle, un de ses frères, pour sa précocité. On est tenté de la croire. Dans son journal, Sonia se flatte d'avoir été *très jolie et surtout très intelligente et [que] ça se voyait*. Henri aurait succombé *au charme de cette enfant grave aux grands yeux noirs paillétés*. D'ailleurs, qu'est-ce que cela change au trauma initial ? Elle était très sinon trop jeune pour être retirée à sa mère, à son père, à son foyer et à sa fratrie... Il n'est jamais évoqué la manière dont on a présenté à Sonia, l'enfant élue, ce départ, cet arrachement, cet adieu à ses seules racines.

De ses parents qu'elle quitte pour toujours, ce qu'elle ignore encore, elle indique : *Mon père ne supportait pas qu'on se plaigne. Ce qui l'indisposait à l'égard de ma mère qui ne cessait de geindre [...]. C'est certainement la raison profonde de mon aversion pour elle. [...] Je détestais ma mère autant que j'aimais mon père*. Ces propos sont tenus

à Dominique Desanti, qui s'est entretenue avec Sonia sans jamais la pousser dans ses retranchements. Or, celle-ci se raconte plus de cinquante ans après les faits. Ce qui laisse au légendaire tout le loisir de s'édifier.

L'arrachement ? Chut

Père Noël des confins septentrionaux, Terk débarque, sa hotte emplit de cadeaux pour les uns et les autres. *Oncle Henri* passe la soirée et la nuit chez sa petite sœur, dont la maison au sol en terre battue témoigne de la pauvreté. Les demeures des shtetls s'apparentent souvent à des cloaques médiévaux.

La mère de Sonia, raconte-t-elle, refuse que son oncle l'adopte et lui donne son patronyme. Il semble plus logique de faire porter ce refus au père. Qu'est-ce que cela changeait pour Hanna que la fille dont elle se séparait « pour son bien » porte son nom de jeune fille ? Malheureuse mère qui tient sans doute à ne pas trop ressentir qu'elle abandonne son enfant, le « confier » à ce frère cousu d'or est bien suffisant. Sonia fera mine d'être partie sans se retourner. Pas un cri, pas une larme. Elle ne parle même pas de chagrin.

Dès le lendemain, l'oncle Henri l'emporte dans son cabriolet. En passant à Odessa, il lui constitue un début de trousseau de princesse. Des affûtiaux dont l'enfant n'aurait jamais songé qu'ils existassent. Henri écume les boutiques les plus rutilantes pour l'habiller de la tête aux pieds, lui faire couper les cheveux qu'elle a très longs et tressés « à la juive », et lui offrir sa première malle afin d'y entasser toutes ces merveilles : linge et cartable, crayons de couleur, nécessaire à coudre, tambourin à broder et, suprême cadeau,

une poupée de cuir souple avec la tête en cire et de vrais cheveux, assortie de sa garde-robe. Ultime présent mais des plus précieux pour l'enfant : un abécédaire colorié. Tiens, tiens !...

Puis de ses petites jambes l'enfant traverse un hall de gare, grand comme la plus grande synagogue jamais imaginée et on s'engouffre dans le long boyau du train qui semble les attendre. Les trains d'alors sont luxueux, et l'oncle voyage dans les meilleures conditions. Sonia est émerveillée. Ces cabines de bois qui roulent d'un point du monde à l'autre, l'existence qui s'y déroule, intense et pleine de surprises... Toute sa vie elle en gardera une gratitude énamourée pour les voyages en train.

Tant de nouveautés à la fois lui font peut-être oublier ce qu'elle laisse derrière elle, sa mère, ses origines, tout. Ces jours et ces nuits en train – pas loin d'une semaine – s'offrent comme un sas, le temps de l'accoutumer à sa nouvelle existence. L'oncle lui promet aussi de lui offrir une autre « mère ». La petite Sonia devenue grande détestera toutes les mères.

Le paysage parcouru fascine l'enfant qui n'a jamais rien vu. D'Odessa à Saint-Pétersbourg, elle traverse l'Empire du sud au nord. Seules escales, des gares hautes en couleur, où tout se vend et s'achète, où des babas emmitouflées traversent les wagons, bruissantes d'accents de toutes les origines, pour vendre mille merveilles, du thé brûlant aux tissus chamarrés.

La distance lui semble infinie, le voyage immense comme les territoires à peine entrevus, et la destination mythique : la ville où vit le tsar ! Une idée incommensurable il y a encore trois jours.

L'autre Anna

Les adoptions avunculaires étaient peut-être un modèle courant à l'époque. Anna Zack aussi a été élevée par son oncle paternel et son épouse. Elle est naturellement ravie d'accueillir le neveu ou la nièce que son mari lui rapportera d'Ukraine. Compte tenu de l'écart entre leurs situations respectives, l'assurance d'offrir à l'un des enfants de la sœur d'Henri une éducation princière ne peut que la séduire. Et Anna ne doute pas d'être demain une excellente mère.

Héritière de la banque dont elle porte le nom, elle a connu Henri Terk qui en était l'avocat. L'oncle d'Anna ne jurait que par lui. Il n'allait pas lui refuser la main de sa nièce, cette enfant qu'il avait élevée et dorlotée. Aux yeux d'Anna, Henri avait tout, l'éloquence, la prestance, l'amour de l'art ; polyglotte comme elle, il avait en plus l'air occidental, c'est-à-dire pas trop « oriental », euphémisme pour « sémite ». Bref, il lui plaisait. Quant à lui, pourquoi résister à une passion que tout alentour encourageait ?

Dotée d'une belle aisance aristocratique, Anna chante divinement, parle plus de langues qu'Henri, a du goût pour la peinture et, même, ne dessine pas mal du tout. Elle a tâté des premiers groupes féministes mais ne les a pas trouvés assez « élégants ». En revanche, elle trône dans nombre de cercles littéraires et libéraux, bref participe à la jeunesse dorée de Saint-Petersbourg. Henri Terk est son idéal de jeune femme émancipée. Réformateur, mais quand on a reçu une éducation talmudique, comment ne pas l'être ? Oh, pas révolutionnaire, mais favorable à une monarchie à la britannique, ou, plus audacieux, une manière de III^e République

à la française. C'est un mariage d'amour en tout cas, en plus de raison.

Après leurs épousailles, fin 1880, le couple a beaucoup voyagé. Tous les ans, en Allemagne où une sœur d'Anna a épousé un médecin à Heidelberg, des villes d'eau pour soigner l'asthme d'Henri, des villes italiennes, Londres et Paris, pour les musées et l'art de vivre. Francophiles et européens avant l'heure, ils collectionnent les œuvres d'artistes vivants qui les entourent et se rendent régulièrement aux créations du Théâtre Michel connu à Saint-Petersbourg pour les pièces qui y sont représentées en français. Ils vivent d'amour et de culture.

À l'étranger comme en Russie, Terk est un patronyme commode, qui se prononce en tout dialecte et ne sonne « pas trop juif ». Pourtant, Terk n'a pas honte de sa judéité, la meilleure preuve, il ne s'est pas converti. En réalité, à la semblance de sa femme, il se désintéresse de la religion. Mais, compte tenu du climat d'antisémitisme, mieux vaut ne pas se faire remarquer, et avoir l'air russe ; d'autant qu'Henri et Anna prisent en tout le mélange, l'œcuménisme, et ce qu'on appelle nouvellement le cosmopolitisme, grâce à cette variété de cultures qui viennent rebondir sur les bords de la Baltique. Privilégié, raffiné, amateur de beauté, en vérité le couple ne souffre que d'un manque de descendance.

Ces grands bourgeois ont donc décidé d'adopter un enfant de la petite sœur d'Henri. Et triomphalement celui-ci ramène tel un trophée des confins de l'Empire une ravissante petite fille. À condition de ne pas l'adopter légalement.

Bagages !

Le bouleversement dut être énorme pour Sonia. De son village natal, elle n'aurait rien emporté fors le souvenir des couleurs ! *Gaieté, équilibre, confiance dans la vie dans la bonne terre noire. Passent les petites charrettes, les chevaux nerveux et rapides qu'on attelle l'hiver aux traîneaux à clochettes joyeuses. Tout est immense, infini, mais un infini amical, plein d'une gaieté à la Gogol, un autre enfant du pays.*

Puis tout aussi abruptement : *La petite fille de cinq ans se trouve à présent en vacances sur une grande plage déserte au bord de la Baltique, sable fin, plage large. La petite fille ramasse des pierres d'ambre...* Impossible d'imaginer la famille Stern traversant l'Ukraine, la Biélorussie, la Lituanie, la Lettonie et l'Estonie pour rejoindre leur fille sur les plages de Finlande où les Terk passent leur villégiature. C'est donc sous l'égide des Terk seuls que l'enfant s'ébroue sur la *grande plage*.

À un moment insituable de son adolescence, elle partagera quelques jours de vacances en Finlande avec l'un de ses frères, dont elle ne livre pas même le prénom. Il est répété dans tous les écrits la concernant qu'elle ne reverra jamais sa mère, et une seule fois son père, mais cette unique fois-là ne sera elle non plus jamais située dans le temps.

Dans les rares lignes consacrées à l'enfance d'avant, elle passe directement de l'éloge de son père au rejet de sa mère, et encore plus vite à sa vie de petite Pétersbourgeoise gâtée. Un paragraphe suffit pour expliquer que son oncle a voulu l'adopter, que sa mère s'y est opposée mais lui a confié son éducation... Ensuite ? Plus un mot sur sa vraie famille. Simplement, des années après, ces mots entre parenthèses dans son journal : *1904, j'ai écrit à mes parents pour leur*